

La symbolique du jardin et la poétique de la ville / Victor el-Kik.

— Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب
والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 255-262.

ill.

I. Villes dans la littérature. II. Poésie des lieux. III. Arabe (Langue)

— Mots et locutions.

PER L1037 / FL92602P

LA SYMBOLIQUE DU JARDIN ET LA POÉTIQUE DE LA VILLE

Victor EL-KIK
Université Libanaise

Une ville, en terminologie arabe, est un lieu de séjour, une résidence faisant contraste avec la vie nomade qui ne connaît pas de résidence permanente.

Du point de vue des sciences humaines, une cité est un ensemble orchestré de belles performances architecturales horizontales et verticales, d'organisation sociale dynamique visant à assurer au citoyen l'épanouissement de sa personne et à la société citadine le progrès et une vie constamment meilleure.

Apparemment, la ville ne pourrait être une source de création ou, surtout, d'inspiration, et, notamment dans le domaine des arts et de la poésie. On réserve ce don à la Nature.

En fait, la ville est aussi bien inspiratrice que la Nature sinon plus dans certains domaines. Les exemples et les analyses pourraient être abondants à ce sujet. Je me contente d'en mentionner deux exemples relatifs à la civilisation arabo-islamique.

Abou'l Atâhiyah, poète abbaside (825-847), se plaisait à circuler dans le bazar.

Un jour, il s'assit auprès d'un blanchisseur à l'œuvre. Le marteau en bois de celui-ci résonnait d'un rythme régulier et traînard qui inspira au poète - ascète un poème mettant en valeur la précarité de la vie et dont le rythme musical des vers s'harmonisait parfaitement avec le rythme du marteau, ainsi: ألمانيا مغنيات واحدا فواحدًا
voulant dire: la mort nous anéantit un à un. Grande performance

artistique: les gestes du blanchisseur prenant un habit après l'autre pour le blanchir évoquèrent au poète la mort qui nous fait passer à l'au-delà tour à tour.

La même expérience fut offerte, sur un autre plan, à Alkhalîl bin Ahmad fameux linguiste arabe et artisan de la prosodie arabe.

Passant dans le bazar de Bassora par des blanchisseurs au travail, il fut frappé par les rythmes différents et harmonieux de leurs marteaux respectifs, semblables aux rythmes variés des poèmes arabes. C'est alors qu'il conçut l'idée des groupes de rythmes poétiques qui l'amèna à découvrir les mètres de la poésie arabe. Et, c'est ainsi qu'est née notre métrique compliquée mais riche et variée.

Mais la vie citadine ne saurait se scléroser dans des remparts urbains et sociaux, loin de la Nature premier berceau de l'être humain. Ainsi, le citadin a cherché à intégrer des portions de la Nature dans son milieu urbain. Bien plus, il a cherché à réinventer un ensemble naturel qui lui assurerait la présence d'une Nature adéquate à son nouveau monde urbain.

Cette nouvelle dimension de la Nature a pris le nom de jardin dont l'équivalent persano-arabe est bûstân ou , en forme contractée, bustân (bon, en persan: odeur; stan ou Ostan: place ou lieu).

Durant ma carrière de professeur de littérature persane et des civilisations iranienne et arabe, j'ai toujours noté que le bustân ou bâgh, employé plus fréquemment en Persan, est toujours associé à la cité ou à la demeure persane. Par conséquent, un jardin, pour les pays islamiques, est le symbole d'un paradis perdu qu'on tend à recréer chez soi ou dans le cadre d'une vie commune, en cité. En même temps, il est le symbole d'un paradis souhaité et promis aux crayons dans le Coran. D'ailleurs, dans ce livre révéral les jardins du paradis sont décrits avec détails et précision si bien que l'image qu'on se fait du concept jardin a dû s'imposer aux artistes de jardins dans les pays islamiques et même, par la suite, dans les pays d'Occident.

Cette minutie dans la description de l'au-delà fut aussi bien évidente dans *l'Avesta*, livre saint de Zoroastre au Zaratushra, prophète des Iraniens au 6e siècle avant Jésus-Christ et, pour certains chercheurs, bien avant.

Curieuse influence, aussi: le terme paradis dans les langues euro-

péennes, ainsi que celui de firdaws en arabe dérive de la langue iranienne avestique où il épouse la forme de *paradaësa*.

L'aménagement des jardins et des villes est une antique tradition iranienne qui remonte aux siècles susmentionnées, et qui se reflète dans les tapis persans des âges les plus reculés, dans les peintures et bas-reliefs, et plus tard, dans les miniatures persanes.

Ajoutons que l'Iran, quelques siècles avant notre ère, a connu l'art de l'horticulture, à l'instigation de ses princes et rois, bâtisseurs de cités dont les noms correspondaient aux leurs... Ainsi donc, par exemple, Cyrus le Jeune, (401-424 avant J.-C.) prince achéménide qui mobilisa des mécènes grecs et asiatiques pour arracher le pouvoir à son frère Artaxersès. Il aménagea, selon Xénophon, à Sardes, en Asie Mineure, un parc d'une très belle allure.

Cette tradition s'est perpétuée et généralisée durant la période sassanide (224-651) pour ressusciter avec l'établissement de la dynastie omayyade arabe et, surtout, abbaside, après le triomphe de l'islam, à Damas, Bassora, Baghdad, et autres villes abbasides dans lesquelles l'élément humain iranien affirmait sa primauté culturelle.

À plus forte raison, il était de la nature des choses qu'il se perpétuât dans les villes iraniennes comme Neysâbour, Jundisâbour, fîrouzâbâd et Shirâz... Moutanabbi, poète arabe incontesté, fut fasciné par Shicb Bawwân, jardin naturel près de Shirâz entretenu par les Bouïdes (320-447H. / 932-1055), dynastie iranienne qui s'empara du pouvoir des Abbasides à Esfahân, Shirâz, Kermân et à Baghdâd même capitale du Califat. Notre poète arabe, sclérosé dans sa forte personnalité errante derrière le pouvoir politique qu'il n'acquit jamais, doit le renouveau d'une face de son génie poétique à son retour à la Nature dans cette belle portion de la Perse antique. Shirâz, ville enchanteresse jusqu'aujourd'hui et capitale de Adhododawlah bouïde d'alors, ouvrit de nouveaux horizons à la poésie de Moutanabbi en attisant sa sensibilité aux beautés de la Nature. Aurait-il perçu l'appel panthéiste de Lamartine neuf siècles plus tard, par une osmose d'esprits, s'écriant:

Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime...?

Il est bien naturel qu'une âme aussi tourmentée que celle de Moutanabbi

De même dans un autre quatrain, Khayyâm, hanté par la précarité de la vie, ne peut se passer de parler de la Nature et du jardin dans une symbolique qui évoque une légende persane se résumant dans le fait que le rossignol-bolbol en persan qui conserve la même appellation en arabe et dont le pays d'origine est l'Iran - a pour amante la rose et non une femelle - oiseau comme lui. Ainsi, la Nature est sublimée au niveau de la vie et de l'être:

Un rossignol, ivre d'amour pour la rose, étant
entré dans le jardin,
et voyant les roses et la coupe de vin souriantes,
vint me dire à l'oreille
dans un langage approprié à la circonstance: Sois sur tes gardes, ami,
et n'oublie pas qu'on ne rattrape pas la vie qui s'est écoulée.
(Quatrain n° 76, trad., Nicolas, Seghers, Paris, 1965)

Khayyâm a raison. La fameuse cité de Persépolis, capitale opulente de Cyrus le Grand et autres souverains achéménides, est à proximité de Shirâz, cité de Hâfiz. Son passé glorieux n'est plus qu'un vestige historique dont les ruines d'aujourd'hui en déplorent l'harmonie architecturale et ses jardins de rêve d'un passé souvent sans pareil.

Cette dialectique de la cité et du jardin qui est, en fait, une dialectique de complémentarité et de contraste, en même temps, est une source de création artistique, littéraire, philosophique, scientifique et autre.

La vie dans une cité conçue, bien érigée, égayée de jardins et de parcs nous permet de nous ramasser, de nous replier sur nous-mêmes et de créer. Car, une vie citadine intense et agréable est riche en expériences. De grands poètes et penseurs, bénéficiant d'un tel milieu privilégié, ont éprouvé de la peine à quitter leur ville pour voyager et acquérir d'autres expériences! Ce fut le cas de Hâfiz, grand chantre de Shirâz et de l'Humanité. L'équilibre architectural et naturel de sa ville natale, créant une atmosphère de détente et de bonheur grâce à une vie sociale épanouie, l'a retenu chez lui presque toute sa vie. Il en fut de même pour une pléiade de grands poètes, de grands artistes, d'éminents mystiques et autres créateurs.

C'est dans cet esprit que l'orientaliste britannique Arberry l'a baptisée «Cité de saints et de poètes» dans un livre fameux légué à la postérité portant le même titre.

Et Hâfiz de s'écrier à ce propos:

*Ô Zéphyr de Mosallâ
Ondes de Roknâbâd!
Vous m'avez épargné les voyages
Et comblé de bonheur!
(Trad. Victor el-Kik, 1999)*

Et oui, Hâfiz, la Shirâz d'aujourd'hui vous fera honneur!

Les temps modernes ont doté ta ville d'un aéroport. Mais le zéphyr léger de Mosalla souffle toujours sur le jardin où tu reposes. Les huit kilomètres qui relient le jardin des oiseaux d'airain au tien forment une autoroute de roseraie où viennent se mirer et se défouler tous les genres de roses...

Tes rossignols d'antan ne sauraient être, pour autant, moins amoureux de nos roses d'aujourd'hui.

Repose en paix, ô toi qui a horreur de la solitude!



Mausolée de Saadé Shirâz

Le mausolée de Saadé à Shirâz.

Le cyprès élancé est caractéristique des jardins persans: il les garnit par sa beauté et étoffe de charme. La poésie d'amour persane: l'amour humain et l'amour divin indissociables chez les Iraniens.

